

Médiation urbaine. Expérience sensible et sens de l'espace

Patrizia LAUDATI
DeVisu - Université de Valenciennes
et du Hainaut Cambrésis

Introduction

Nous interrogeons ici la notion de médiation urbaine, selon une approche communicationnelle et d'un point de vue sémio-pragmatique.

Le terme « médiation » est utilisé dans différents champs disciplinaires avec des significations diverses. Nous voulons interroger cette notion d'un point de vue sémio-communicationnel, dans le domaine de l'urbain, à partir des *substances* (à la fois d'expression et de contenu) comme composants élémentaires de l'architecture, que la forme urbaine organise et structure en systèmes signifiants ; mais comment s'opère la relation entre substance et forme des deux plans (celui de l'expression et celui du contenu) ; comment se met en place le processus de sémantisation de l'objet (urbain) par un sujet (individu/usager) ? Notre hypothèse est que cette mise en relation passe par l'expérience sensible que le sujet a *de* et *dans* l'espace.

L'idée n'est pas celle de proposer une théorie de la médiation des espaces urbains ; mais celle de participer à la compréhension et à la production de connaissances sur les formes et modalités des processus identitaires (médiationnels) qui se déploient dans les espaces urbains. L'objectif est de montrer en quoi la nature relationnelle du système de signification en objet peut être définie comme étant une médiation et non une simple interrelation entre deux termes : sujet (individu) et objet (espaces urbains/ville). La compréhension du processus de construction de la « relation de sens » entre ces deux termes, permet d'en identifier les discontinuités et de donner aux architectes/urbanistes les éléments de réflexion pour que leurs interventions sur l'urbain ne produisent pas de fractures médiationnelles, voire identitaires.

Nous partons d'un double postulat : (i) le premier est que l'urbain (la ville), objet communicationnel, est un vaste système de significations et que tout système de significations est de nature relationnelle ; (ii) le deuxième est que la perception des données spatiales déclenche un processus symbolique ayant un impact sur les pratiques d'usage ; c'est-à-dire que les usagers adaptent leur habitus, au sens de Bourdieu (1980), au cadre de vie dans lequel ils évoluent. Dans une logique circulaire, les nouvelles pratiques d'usage ont un impact sur la perception de l'environnement urbain et sur ses transformations ; l'environnement s'adapte ainsi, à son tour, aux nouvelles pratiques et celles-ci s'ajustent en retour aux nouvelles données spatiales.

Cet article se déroule alors en trois temps, chacun essayant d'apporter une réponse aux questions suivantes : qu'est-ce que la médiation urbaine ? Comment se met en place le processus symbolique, sous quelles formes et selon quelles modalités ? En quoi la médiation a une dimension sémio-pragmatique ?

- Un premier temps introductif sert alors à expliciter la construction et la transposition du concept de médiation au domaine de l'espace urbain ;
- un deuxième temps montre comment ce concept devient opératoire grâce à la sémiotique ;
- enfin, un troisième temps, en guise de conclusion, spécifie l'impact pragmatique de la médiation ; un impact sur l'expérience même que le sujet vit dans l'espace et qui

devient ainsi « objet médiateur » concrétisant la relation symbolique entre les deux termes (objet/sujet).

1. De la médiation à la médiation urbaine

Dans son article « La médiation : la communication en procès ? » Davallon (2003) fait un point sur l'emploi du terme de « médiation » par les chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication. Il souligne que le sens premier du terme, la médiation comme intercession, destinée à mettre d'accord des parties ayant un différend, est peu présent dans la littérature scientifique des SIC ; en revanche, l'usage le plus courant correspond au sens ordinaire : celui d'action de servir d'intermédiaire ou d'être ce qui sert d'intermédiaire ; en considérant que cette action n'établit pas une simple relation ou interaction entre deux termes de même niveau. En effet, « la notion de médiation apparaît chaque fois qu'il y a besoin de décrire une action impliquant une transformation de la situation ou du dispositif communicationnel, et non une simple interaction entre éléments déjà constitués, et encore moins une circulation d'un élément d'un pôle à un autre » (Davallon 2003, p. 43). Ce que l'on retient c'est le concept de transformation : du moment où il y a médiation, alors il y a transformation, à la fois :

- de l'objet, car sa perception en est modifiée.
- de l'état du sujet, qu'il s'agisse de son état cognitif ou émotionnel.

« Avant même de se concrétiser dans des manifestations expressives et dans des formes sensibles, la culture modèle notre organisation de l'espace et notre construction du temps social. » (Caune 1999, p. 63)

Déjà dans *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel (1807) traitait des liens complexes concrets, théoriques et pratiques, individuels et collectifs de l'individu au monde, les liens entre le sujet et l'objet. Il ouvrit ainsi la voie à la médiation psychologique, comme expression de l'identité qui fonde l'individu à un double niveau : comme retour à soi (principe de la réflexivité) et comme prise de conscience du moi en présence d'autrui et, ajoutons-nous, dans un contexte socio-spatial et temporel donné (principe de la représentation).

Dès lors que les concepts et les valeurs de l'individu se définissent et sont appréciés par rapport à un autre individu (ou à des groupes sociaux), toute pratique (qu'elle soit individuelle ou collective) renvoie à une préoccupation éthique.

La réflexion sur l'éthique est importante, elle est même urgente pour nos sociétés qui, parfois, ont le sentiment d'avoir perdu le sens de leur existence. [...] L'éthique, en rendant visibles les formes et les logiques de notre appartenance, nous permet de retrouver un peu de ce sens perdu qui nous fait retrouver l'identité qui nous fonde. (Lamizet 2000, p. 198)

Nous pouvons parler d'une véritable éthique de la médiation dans la mesure où elle donne sens aux actions, aux conduites et aux engagements de l'individu et permet de retrouver les bases de son identité, voire de son rapport identitaire au monde : dans ce sens la médiation est passeuse de compréhension.

La médiation se réfère à une philosophie de la connaissance. Le dépassement grâce au passage au ternaire est à la base du concept philosophique de médiation. Une philosophie de la complexité des phénomènes humains engendre une certaine philosophie de leur mode de connaissance. (Morin, 2003)

Si l'on transpose ces réflexions au domaine de l'urbain, nous proposons une définition de la médiation urbaine comme étant le processus symbolique qui se met en place entre les individus et les espaces urbains : un processus d'instauration ou de restauration du lien spatial et social à travers lequel l'individu réaffirme sa propre identité (réflexivité) et son statut par rapport au lieu et à autrui (représentations). Les individus attribuent un sens aux espaces urbains à partir de leur propre perception pluri-sensorielle (non seulement visuelle mais aussi tactile, auditive, olfactive et kinesthésique). Cette perception subjectivée définit les spécificités des différents types d'expériences que le sujet va avoir *de* et *dans* ces espaces, de manière individuelle et/ou collective : expérience cognitive, affective, émotionnelle, fonctionnelle, sociale, etc.

L'expérience, informée à la fois par la mémoire, par la connaissance et par les attentes du sujet, en détermine sa conduite, ses actions et ses pratiques.

Lorsqu'on parle de médiation, nous ne sommes plus dans un fonctionnement binaire mais ternaire. Ceci nous amène à partager l'idée de Cassirer (1923) d'introduire le symbole, ou plus précisément la *forme symbolique* comme opérateur sémiotique, c'est-à-dire comme élément tiers par lequel s'opère la médiation entre nous et le réel, et qui nous renvoie à nous-même et à notre relation à l'espace et aux autres.

- Quels que soient les différents types de médiations (pédagogique, culturelle, institutionnelle, sociale, technique), leur dénominateur commun est alors l'élément tiers : l'expérience sensible de l'espace.
- Cet élément tiers renvoie à la médiation psychologique hégélienne, comme expression identitaire : réflexivité et représentation sociale, spatiale et temporelle.

En résumant, ce qui relie le sujet à l'espace est l'expérience qu'il a de et dans cet espace ; cette expérience se traduit par des pratiques d'usage. Les pratiques d'usage de la ville peuvent alors être considérées comme des pratiques de médiation, qui relient les aspects dénotatifs et connotatifs des espaces, ou en termes hjelmsleviens, le plan de l'expression (ontologies spatiales) et le plan du contenu (significations qui renvoient aux construits de sens).

En définitive, on se retrouve dans un schéma ternaire qui voit comme termes de la relation : l'expérience sensible, comme forme symbolique ; l'individu qui vit ou produit cette expérience, et l'espace en tant que cadre spatial, culturel et social dans lequel l'expérience prend sens. Il y a permutation circulaire entre ces trois termes, ou fonctionnement ternaire, car le rapport entre deux des trois termes ne peut être compris sans la présence et l'intermédiaire du troisième. En d'autres termes, un espace n'a de sens pour un sujet que si celui-ci en vit l'expérience et se l'approprie.

2. La médiation urbaine : un concept opératoire

Après avoir précisé le concept de médiation urbaine, nous voulons maintenant comprendre comment ce concept devient opératoire ; c'est-à-dire comment l'expérience sensible du sujet dans l'espace urbain déclenche un processus symbolique d'appropriation ; comment le réel devient forme symbolique, ou, en d'autres termes, comment s'articule la relation entre le plan de l'expression et le plan du contenu.

De manière transversale, nous convoquons ainsi la sémiotique, car l'objectif n'est pas tant celui d'analyser les éléments de signification de la médiation, que d'en conceptualiser l'organisation. L'idée est de partir des substances hjelmsléviennes pour arriver à décrire la fonction sémiotique.

Pour rendre opératoire le concept de médiation, nous procédons selon quatre points d'entrée (Figure 1) : (i) par l'objet de la médiation (espace perçu) ; (ii) par le sujet de la

médiation (individu/acteur) ; (iii) par le vecteur de la médiation (l'expérience sensible) ; (iv) par la description du processus de la médiation reliant les trois éléments précédents. Selon le point d'entrée, différents outils théoriques et méthodologiques sont convoqués.

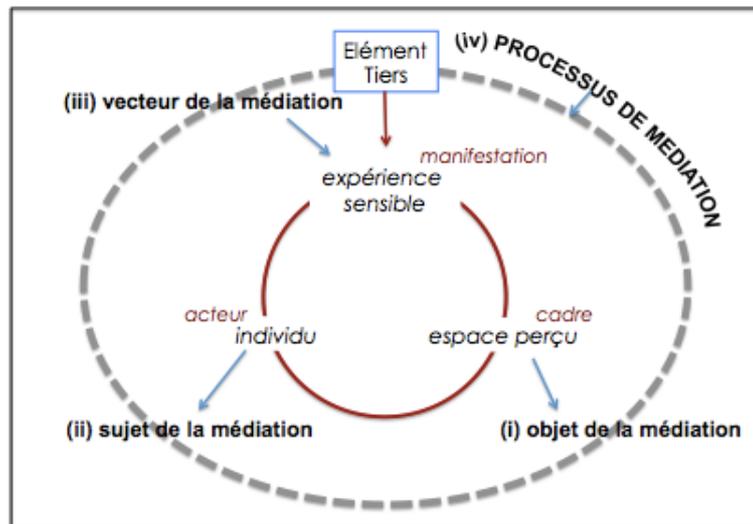


Figure 1 : le schéma ternaire de la médiation

2.1. L'objet de la médiation, la ville : substances et formes

Conceptualiser l'organisation de la signification à partir de l'objet de la médiation signifie avoir comme point de départ de la réflexion l'objet perçu : les espaces de la ville. Nous nous appuyons sur les études sur la spatialité, celles sur la perception et sur les études de sémiotique visuelle qui nous aident à mieux analyser et comprendre, en les décomposant, les formes spatiales perçues : *formes* qui renvoient à des substances, à la fois d'expression et de contenu, c'est-à-dire à la fois ontologiques et conceptuelles.

À partir de la première phase de l'expérience sensible, c'est-à-dire de la perception plurisensorielle (non seulement visuelle, mais aussi tactile, auditive, olfactive et kinesthésique) des données spatiales, l'individu organise celles-ci et les structure conceptuellement pour pouvoir les interpréter et les comprendre. Nous entendons par *donnée spatiale* tout élément (statique et/ou dynamique) constituant un lieu : les bâtiments, les espaces publics, les gens, les transports, les activités, les services... Or, ces données spatiales sont l'expression de l'architecture de la ville, à la fois substances (données brutes à structurer) et formes (données structurées). Le plan de l'expression n'est que la face visible des signes spatiaux (le signifiant) qui renvoient à une face cachée (le signifié) : le plan du contenu.

En transposant le schéma hjelmslévien à notre raisonnement (Figure 2), sur le plan de l'expression, la substance est représentée par l'inventaire des données spatiales perçues (matériaux, couleurs, échelles...), c'est-à-dire par les caractères ontologiques de l'architecture de l'espace. La forme de l'expression résulte de l'organisation et de la composition des données spatiales en une forme reconnaissable selon le contexte spatio-temporel et social dans lequel cette forme se manifeste. Nous ne considérons pas ici le processus de la reconnaissance, car cela impliquerait déjà un traitement par un sujet cognitif qui conduit vers le plan du contenu. Nous considérons plutôt qu'à ce stade la structuration des données perçues possède en soi une capacité à être reconnue selon les modalités de sa manifestation : les propriétés iconiques des formes perçues constituent les caractéristiques intrinsèques, propres à

l'objet, qui en permettent sa reconnaissance (au même titre que chacun de ses caractères ontologiques). Donc, nous ne pouvons pas encore parler d'interprétation, mais d'une reconnaissance immédiate des éléments signifiants donnant lieu à des significations conventionnelles : un bâtiment, une église, une place, un îlot, etc.

Si l'on considère une analyse *a posteriori*, la décomposition opérée grâce à l'analyse sémiotique permet d'appliquer à chaque forme une analyse typo-morphologique (Rossi 1966) et architecturale classique pour en dégager la substance.

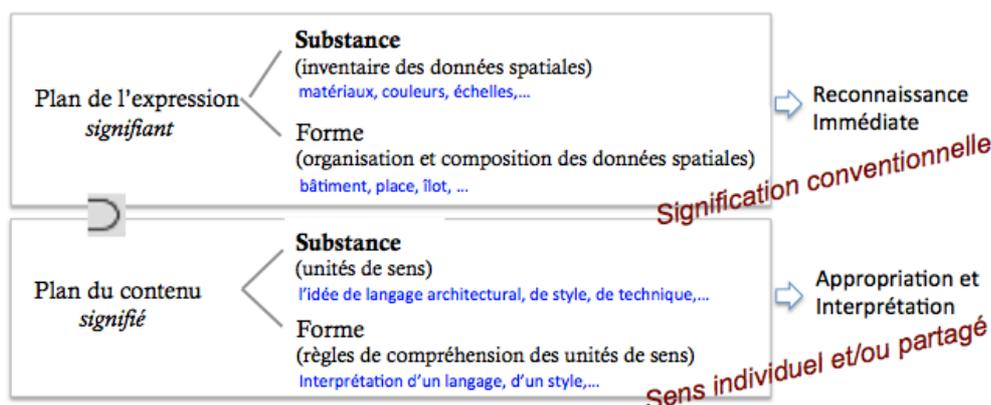


Figure 2 : substance et forme de l'objet de la médiation

Chacune des données spatiales renvoie à un signifié : sur le plan du contenu, tout élément perçu est conceptualisé, interprété et contextualisé. La substance du plan du contenu est constituée alors d'unités de sens : chaque élément renvoie à l'idée par exemple d'une époque, ou d'un style, ou encore d'une technique constructive. La forme du contenu correspond aux règles selon lesquelles la réalité perçue est découpée en unités de sens. Elle correspond à la compréhension des données spatiales conceptualisées ; par exemple, à l'interprétation d'un certain agencement d'éléments comme appartenant à un style particulier typique d'une région. Il s'agit ici d'une interprétation et d'une appropriation (tout d'abord cognitive, puis aussi affective, fonctionnelle, etc.) qui chargent de sens les formes perçues. On peut parler alors d'interprétant dynamique, selon la terminologie peircienne, pour indiquer l'interprétation du sujet qui charge de sens l'objet selon le contexte de sa perception. Cette interprétation est bien différente de la reconnaissance immédiate et automatique du décodage amenant à la signification conventionnelle de l'objet. De plus, le sens a une double nature : « une nature individuelle, subjective et particulière pour la part de sens perçue par l'individu seul (intuition idiolectale) ; et une nature sociale, objective et solidaire pour la part de sens en circulation ou sens commun (conscience sémiologique). » (Hénault 2012, p. 4)

La décomposition de l'espace en unités de sens permet de mieux comprendre les différents éléments qui le composent. Ce sont ces unités qui fondent l'identité spatiale d'un lieu (le sens commun) : à titre d'exemple, les maisons de type « coronas » en briques rouges sont caractéristiques des villes minières du Nord de la France ; tandis que des constructions avec toitures terrasses et façades en crépi blanc renvoient aux villes méditerranéennes. Pour pouvoir concevoir un nouveau projet, respectueux de l'identité du lieu, le concepteur doit passer par ce type d'analyse pour disposer d'une sorte d'abaque d'éléments dans lequel puiser pour les recomposer et donner ainsi naissance à de nouvelles formes architecturales et urbaines.

2.2. Le sujet de la médiation : l'individu acteur

Placer le sujet au cœur du processus de la médiation consiste à récuser une approche philosophique et abstraite de l'Homme, pour privilégier une approche ethnologique et communicationnelle. Ce qui signifie que, contrairement à l'idéologie structuraliste, le statut de l'individu se manifeste par ses actions et ses comportements conscients, fondateurs du système de relations avec autrui et avec l'espace.

Notre définition du sujet se fonde alors sur :

- Les théories cognitives, notamment à partir de la théorie du champ de Lewin (1951). Celle-ci repose sur le principe d'interdépendance existant entre la personne et son environnement psychologique perçu ; c'est-à-dire que la manière dont le sujet perçoit et se représente l'espace dans lequel il évolue, influence son comportement.
- Les théories de l'interactionnisme symbolique, notamment le behaviorisme social initié par G.H. Mead (1934, 2006) et poursuivi par Erving Goffman (1959), puis par David Le Breton (2004). Ces théories se basent sur l'idée qu'une situation donnée, que le sujet s'est appropriée au travers de ses codes socio-culturels (normes, traditions, valeurs, etc.), a une influence sur les comportements adoptés.

Les deux théories (cognitive et interactionniste) se réfèrent au processus symbolique qui se met en place entre l'individu et l'espace urbain, quel que soit le point de départ : soit la manière dont il perçoit le cadre dans lequel il évolue, soit la manière dont il se représente la situation qu'il est en train de vivre, qu'il a vécue, ou encore, qu'il projette de vivre.

Le processus de réception et de médiation symbolique qui se met en place marque alors une forme d'appropriation, d'adéquation (ou pas) qui se traduit par la conscience d'une appartenance à la fois sociale, culturelle et spatiale.

Ainsi, pour que le processus symbolique ait lieu, il faut que le sujet fasse l'expérience de l'espace ou dans l'espace, c'est-à-dire qu'il puisse être acteur de la médiation. L'individu, être social, devient acteur s'il a une intentionnalité qui permet de définir son statut et sa sphère d'action, mais aussi ses relations avec les autres et avec l'espace dans lequel il évolue. Cette évolution relève à la fois d'une histoire personnelle et d'une histoire sociale et spatiale, porteuses d'identité. « [...] C'est dans l'interaction avec autrui (et avec le lieu) que se construit, s'actualise, se confirme ou s'infirme l'identité » (Lipiansky 1992, p. 262). L'identité est à la fois individuelle, personnelle, fondée sur la construction de soi ; et collective, sociale, fondée sur l'intégration de l'individu à un système donné (un groupe ou un espace).

Or, la compréhension du processus identitaire ne peut pas faire l'économie de la psychologie, en ne considérant l'individu que comme un simple « agissant », car il y a une autre dimension qu'il faut prendre en compte : la dimension affective de la mise en relation. L'expérience peut jusqu'à un certain point être modalisée et aussi modélisée, mais ces schématisations ne sont pas capables de rendre compte de l'aspect sensible, ou pour être plus précise, des aspects contradictoires et complexes de l'affectif.

D'un point de vue méthodologique, pour saisir cette dimension « affective », nous pouvons essayer d'appréhender les valences positives et négatives : d'attraction ou de rejet de l'objet perçu, par exemple, au travers de questionnaires ou de toute autre technique d'enquête portant sur la compréhension de l'image mentale que les individus se forgent des espaces urbains vécus. Selon Fontanille (1998), nous pouvons donner de l'affectif (passions et sentiments) une description dite modale, sans pour autant le réduire à un jeu de catégories. Les combinaisons entre les différentes catégories de modalités (vouloir, devoir, pouvoir et savoir) doivent alors rendre intelligibles, lors de l'interprétation de l'expérience socio-spatiale, les émotions qui la

sous-tendent ou qui en découlent. Une analyse sémantique du corpus issu des techniques d'enquête pourrait servir à dégager ces différentes catégories qui permettraient de mieux comprendre les attentes des individus vis-à-vis de leur espace et les raisons qui sous-tendent leurs comportements.

2.3. Le vecteur de la médiation : l'expérience sensible de l'espace urbain

Le troisième point d'entrée est l'élément tiers, vecteur de la médiation : l'expérience sensible. Celle-ci renvoie à l'action, c'est-à-dire que lorsque le sujet fait l'expérience d'un objet, dans notre cas l'espace, lorsqu'il se met en relation avec celui-ci, il *agit*, il accomplit une action.

Cette action est d'une nature double :

- presque inconsciente, quasi automatique ; par exemple déambuler dans une rue, regarder un bâtiment, socialiser, etc. Ce type d'action se base sur les connaissances antérieures capitalisées, selon la théorie de l'habitus développée par Bourdieu (1980), ou celle de « l'invention du quotidien » de De Certeau (1980) ;
- assumée, guidée par les valences et les valeurs modales citées précédemment : l'action est ici non seulement influencée par les connaissances antérieures, mais aussi informée par un système d'attentes.

Quelle que soit sa nature, toute action n'est pas sans conséquences et cela d'ailleurs est l'un des caractères de l'élément tiers. C'est-à-dire que toute action comporte une *transformation* d'état du sujet (par exemple au niveau perceptif, cognitif, affectif, etc.) et/ou une transformation de l'objet (soit parce qu'il est perçu différemment, soit parce qu'il subit une transformation matérielle, par exemple une façade nouvellement peinte ou toute autre intervention de modification d'un élément spatial). Grâce au concept sémiotique de transformation, nous affirmons que les actions s'articulent autour d'une matérialité, d'une trace concrétisée par l'expérience spatio-temporelle.

Si l'on transpose le modèle sémio-narratif de Greimas en l'adaptant à l'exemple précédent, nous avons donc :

f trans [S \rightarrow (E \cap A)]

avec : S = Sujet de l'action ; E = Espace ; A = Action.

Dans ce schéma, f signifie la réalisation d'une transformation d'état effectuée par un sujet opérateur qui agit et qui est donc défini comme *Sujet de l'action*. La flèche, quant à elle, indique que le Sujet est à l'origine de cette transformation d'état. La formule (E \wedge A) signifie que l'état final de cette transformation correspond à un état de conjonction (ou de disjonction) entre l'objet Espace (ou un autre objet qui parfois peut coïncider avec le Sujet lui-même) et un événement A (ici un « faire », une action, qui traduit un élément de l'expérience spatiale à un moment donné). Le sujet se retrouve donc finalement en relation avec l'espace par un événement transformateur, un vecteur médiateur, c'est-à-dire par l'expérience. En d'autres termes, c'est par ses actions et ses pratiques que se met en place la médiation entre l'individu et son espace ; cette mise en relation peut être de différents ordres : perceptive, cognitive, affective, émotionnelle, fonctionnelle, utilitaire, etc.

Quels outils méthodologiques adopter pour comprendre l'expérience et anticiper ainsi des comportements possibles ? Nous proposons de faire appel à une approche plurielle (Laudati 2013) : une ethnométhode doublée d'une méthode quasi-expérimentale.

Cela signifie que nous nous fondons sur l'observation des transformations des pratiques ordinaires d'un espace, avant et après avoir introduit une variable qui produit un changement d'état du sujet et/ou de l'objet : par exemple, la transformation d'une place par un nouvel aménagement urbain induit chez l'utilisateur d'autres choix de parcours ou d'autres modalités de fréquentation de la place ; sa perception aussi en sera modifiée. L'anticipation de nouvelles pratiques peut influencer la conception d'un espace pour qu'il réponde au mieux aux attentes comportementales de ses usagers.

2.4. La médiation comme processus : la fonction sémiotique

Le quatrième point d'entrée implique un regard plus global, car il analyse le processus même de la médiation, c'est-à-dire la manière dont s'opère la mise en relation entre les trois termes précédents : sujet, objet et vecteur de la médiation. Il s'agit d'un processus identitaire qui se réactualise continuellement : l'espace est appréhendé par la perception, une perception pluri-sensorielle (visuelle, auditive, tactile, olfactive, mais aussi la kinesthésie) qui permet d'actualiser continuellement la production d'informations par l'interprétation des données perçues. Ces informations renvoient à la fois à un système symbolique, qui les nourrit de sens, et à un système d'attentes informées par la connaissance. C'est à ce niveau que se construit le sens qui va alimenter les représentations du sujet de et dans l'espace et guider ses actions. La manière de percevoir un espace influence la manière de le vivre, les pratiques d'usage. Celles-ci contribuent à transformer l'espace ; et l'espace transformé déclenche à son tour de nouvelles perceptions et de nouvelles significations et ainsi de suite, de manière itérative.

Ce qui nous intéresse est la fonction sémiotique qui unit les deux formes, celle de l'expression et celle du contenu, ou en d'autres termes, comment le sens se construit dans l'esprit de l'individu à partir de la perception des données spatiales.

Si l'on considère l'espace urbain en tant qu'objet sémiotique, nous pouvons affirmer que toutes les composantes (matérielles et immatérielles) qui le constituent s'articulent entre elles selon un *parcours* (parcours génératif du sens) qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret ; mais ce parcours n'est pas statique. Il ne correspond pas simplement à la reconstitution de la production de la signification, à partir de l'action, selon un parcours linéaire et figé. Il y a une dimension dynamique dans le parcours, avec des plis et des aller-retour... on pourrait parler d'une construction de sens *en devenir*, ou *en acte* (en train de s'accomplir).

3. La dimension pragmatique de la médiation urbaine

Nous avons affirmé que la médiation, en tant que mise en relation, s'opère entre le sujet et son environnement par l'expérience sensible que l'individu a *de* et *dans* ce même environnement. L'expérience à laquelle nous faisons référence est une situation sémiotique nourrie par les expériences passées, par la mémoire, mais aussi par les attentes. Elle est ainsi productrice de sens : le sens dont l'individu charge un lieu est le résultat d'une confrontation entre un ensemble d'interprétations possibles et une situation donnée (Esquenazi 1997) dans un cadre donné. Les contraintes fournies par ce cadre influencent la fonction sémiotique, voire la relation entre l'individu et l'espace de son expérience.

Nous pouvons à ce stade compléter la définition de médiation urbaine en tant que processus d'instauration ou de restauration du lien spatial et social dans lequel l'individu, à travers sa propre expérience sensible de l'espace, réaffirme continuellement sa propre identité et son statut, en influençant ainsi sa relation avec le lieu et avec autrui.

Or la mise en relation a une dimension pragmatique, c'est-à-dire un impact sur les actions : celles-ci deviennent des objets médiateurs, car elles concrétisent la médiation entre l'individu et son espace.

Toute action peut être réflexive et/ou transitive. Cela signifie qu'elle a un impact soit sur le sujet même qui l'accomplit, soit de manière directe ou indirecte sur l'objet de la médiation, soit sur les deux.

Toute action accomplie par l'individu dans l'espace apporte ainsi des transformations soit de l'état perceptif et cognitif de l'individu, soit des transformations spatiales, soit les deux. Par exemple, se promener dans une rue en regardant les façades des bâtiments nous donne des informations sur ces mêmes bâtiments en nous apportant des éléments de connaissance que nous n'avions pas auparavant (transformation de l'état cognitif). Or ces nouvelles données, réélaborees et capitalisées par notre mémoire, nos connaissances et expériences antérieures, et informées par nos attentes, nous permettront de reconnaître par exemple le style ou l'époque de bâtiments similaires, ou encore de créer des attentes perceptives dans des environnements similaires (transformation de l'état perceptif).

La sémio-pragmatique propose de penser le concept de la médiation urbaine, en tant que situation communicationnelle, en termes de production de sens dans un cadre donné et elle permet de délimiter ce cadre, ou en d'autres termes, de délimiter l'espace de la communication. Une analyse sémio-pragmatique permet ainsi d'étudier les facteurs contextuels de la production de sens et de déterminer les contraintes du cadre qui influencent l'action. Le concepteur peut donc agir sur les éléments du cadre pouvant induire une perception positive par l'utilisateur. Une perception positive d'un lieu encourage la fréquentation, et la fréquentation de la part de plusieurs individus peut créer une demande pour l'installation de nouvelles activités (par exemple commerciales), en transformant ainsi l'espace physique.

Conclusion

Aborder l'espace urbain du point de vue des récepteurs et à travers le prisme de la médiation symbolique a permis de considérer l'expérience spatio-temporelle comme *transformateur* de situations sémiotiques, c'est-à-dire comme étant un système de configurations hétérogènes qui regroupent tous les éléments nécessaires à la production de sens par le sujet/récepteur dans l'objet/espace avec lequel il établit une relation.

Après en avoir défini le concept, nous avons voulu analyser la médiation urbaine selon quatre points d'entrée : (i) selon l'objet de la médiation, c'est-à-dire à partir de la réflexion sur l'objet perçu (ses substances et ses formes) ; (ii) selon le sujet de la médiation, ce qui nous a amené à nous interroger sur la nécessité, pour le sujet, de réaffirmer son statut par rapport à autrui et par rapport à l'espace, pour pouvoir affirmer sa propre identité et être ainsi acteur de la médiation ; (iii) nous avons ensuite avancé que l'élément tiers de la médiation est l'expérience sensible de l'espace ; (iv) cette expérience, comme système hétérogène d'actions (matérielles ou non) dans l'espace, n'est pas un processus statique et figé, mais dynamique. Le sens n'est jamais acquis, il se construit et se renouvelle continuellement à partir de chaque expérience.

Enfin, nous en avons évoqué la dimension pragmatique, ce qui signifie que toute expérience renvoie à une (re)définition du concept d'action comme transformateur de situations sémiotiques. Par les actions accomplies et « en acte » se produit le sens d'un espace pour un sujet.

C'est dans la recherche d'une architecture porteuse de sens que doivent travailler les concepteurs, les architectes et les urbanistes, mais aussi les décideurs, ne se limitant pas aux seuls aspects morphologiques, techniques et économiques du projet ; mais en intégrant les sujets/destinataires finaux de l'architecture, pour mieux comprendre ce que les espaces leur évoquent, et comment concrétiser leurs attentes. C'est là que résident la véritable qualité et la durabilité de l'architecture des formes spatiales.

Références bibliographiques

- BAILLY, Antoine, (1994), *Les représentations de l'espace. Une approche cognitive*, *Encyclopédie d'économie spatiale*, Paris, Economica : 13-19.
- BOLTANSKI, Luc et THEVENOT, Laurent (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre, (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Minuit.
- CASSIRER, Ernst, (1923), *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *La pensée mythique*, Paris, Minuit, « Le sens commun ».
- CAUNE, Jean, (1999), *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- DAVALLON, Jean (2003), *La médiation, la communication en procès ?*, Paris, MEI Médiation et Information, n° 19, p. 37-54
- DE CERTEAU, Michel (1980), *L'invention du quotidien*, tome 1 : *Art de faire*, Paris, Gallimard.
- ESQUENAZI, Jean-Pierre (1997), « Éléments pour une sémiotique pragmatique : la situation, comme lieu du sens », *in Langage et société*, n° 80, 1997. p. 5-38.
- (2003), *Sociologie des publics*, Paris, La Découverte, « Repères ».
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.
- GOFFMAN, Erving, (1959), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, Algirdas Julien, (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- HABERMAS, Jürgen (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, Tomes I et II, Paris, Fayard.
- HÉNAULT, Anne (2012), *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF.
- HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit* (1807), trad. par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006.
- JAUSS, Hans Robert, (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- JOUET, Josiane, (1993), *Pratiques de communication et figures de la médiation*, *Réseaux*, n° 60, p. 99-120.
- LAMIZET, Bernard, (1995), *Médiation, culture et société. Introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, Les éditions d'Organisation.
- (2000), « Le passeur, éthique du sens, médiation culturelle (Jean Caune) », *in Réseaux*, vol. 18, n° 101, « Questionner la société de l'information », 2000, p. 197-201.
- LAUDATI, Patrizia (2013), « Une approche plurielle de la réception urbaine », *in Essachess Journal for Communication Studies*, vol. 6, n° 1(11), 2013, p.233-243.
- LE BRETON, David, (2004), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, « Quadrige Manuels ».
- LEWIN, Kurt (1951), *Field theory in social science*, London, Dorwin Cartwright.
- LIPIANSKY, Edmond Marc, (1992), *Identité et communication : l'expérience groupale*, Paris, Arman Colin.
- MEAD, George Herbert, (1934), *L'esprit, le soi et la société*, nouvelle traduction et introduction par Daniel Cefaï et Louis Quéré, Paris, PUF, « Le lien social », 2006.

MORIN, Edgar,(2003), *La pensée complexe*, Paris, Odile Jacob.
ROSSI, Aldo, (1966), *L'architettura della città*, Padova, Marsilio.
STRAWSON, Peter Frederick (1973), *Les individus. Essai de Métaphisique descriptive*, Paris, Seuil.
ZILBERBERG, Claude (2012), *La structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, « Sigilla ».